

2. montée, déclin et chute du stalinisme

1) Quand sous la direction des bolchéviks russes, tout le pouvoir passa aux Soviets, l'année 1917 semblait annoncer une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité : celle de la première révolution prolétarienne victorieuse, de la construction du socialisme, de l'extinction prochaine des victoires révolutionnaires.

Plus de cinquante ans après, malgré plusieurs convulsions mortelles de l'impérialisme, malgré les progrès considérables réalisés dans les pays où la propriété privée des moyens de production a été abolie, aucune crise révolutionnaire n'a débouché sur la prise du pouvoir par le prolétariat dans un pays capitaliste avancé ; et ce que la bureaucratie stalinienne appelle « le camp socialiste » possède effectivement plus les attributs d'un camp destiné à la répression des aspirations de millions de travailleurs que de la démocratie prolétarienne qui préfigure la société sans classes du socialisme triomphant. Le phare de la révolution mondiale n'est plus qu'un mirador sur lequel la bureaucratie du Kremlin épie le moindre éveillé de la combativité des travailleurs — en Europe, dans les deux Amériques, aux Proche — Moyen et Extrême-Orient, sur son territoire ou ses dépendances — afin de déceler ce qui pourrait mettre en danger sa précaire domination sur le mouvement ouvrier russe et international.

Presque un demi-siècle de combats révolutionnaires qui annonçaient la lutte finale contre l'exploitation capitaliste sont aussi le bilan de trahison historique irrémédiable d'une caste de bureaucrates conservateurs dont les intérêts immédiats sont depuis longtemps contraires à l'émancipation des travailleurs, dont ils ont usurpé le pouvoir en Russie.

2) Fonder un Etat ouvrier dans un pays techniquement, scientifiquement, industriellement, culturellement, politiquement arriéré, posait des problèmes que n'ignoraient pas les communistes de Russie. Ils tentèrent d'y palier d'abord en favorisant au maximum l'exercice du pouvoir par les travailleurs-eux-mêmes — dans leurs soviets d'ouvriers, de paysans, de soldats — tout en travaillant au développement de la production industrielle, c'est-à-dire à la constitution d'une base matérielle indispensable à l'élévation du niveau de vie de la population, et donc de ses capacités politiques propres.

Mais cette course de vitesse se jouait avant tout au niveau mondial. L'URSS n'était que la première victoire, le stimulateur de la révolution socialiste internationale. Tout en défendant par les armes cette base ouvrière contre l'agression des puissances impérialistes alliées, les prolétaires russes suscitaient et favorisaient le combat de la classe ouvrière d'Occident qui détenait, elle, la possibilité historique de rendre le socialisme réalisable sur une grande partie du globe en s'organisant pour abattre le capitalisme, puis pour construire les Etats-Unis Socialistes d'Europe. Le prolétariat d'Union Soviétique ne pouvait en aucun cas se substituer à cette tâche immense ; il devait y aider en défendant ses propres conquêtes et en aidant ses frères européens par ses sacrifices dans les tranchées, les usines, et les champs.

Pour cette mission, les bolchéviks forgèrent un instrument : la troisième Internationale, l'Internationale Communiste, le Parti mondial de la Révolution. En quelques années il fallait réaliser ce que plusieurs dizaines d'années de dégénérescence opportuniste, puis de trahisons chauvines de la social-démocratie rendaient nécessaire. Il fallait, à la hâte dans le feu des combats, rassembler les ouvriers conscients pour qu'ils bâtissent une direction révolutionnaire capable de mener le prolétariat à la victoire, pendant que le premier Etat ouvrier tentait de tenir contre les assauts de la

guerre impérialiste et de la guerre civiles conjuguées. Il n'était pas question alors de « construire le socialisme dans un seul pays », mais de défendre la possibilité d'édifier plus tard — après des victoires dans plusieurs pays capitalistes avancés — le socialisme dans tous ces pays unis par la destruction du système impérialiste. La lutte sur tous les fronts, à la guerre comme à la production, était orientée vers ce but ultime que ne voilait aucune démagogie de la part des dirigeants.

Et même plus tard, quand la vague révolutionnaire en Europe se fût temporairement apaisée et le système capitaliste provisoirement stabilisé, ce but, avec d'autres moyens en URSS et une autre tactique internationale, demeura : favoriser, tout en renforçant la dictature du prolétariat russe, la révolution socialiste internationale — malgré la pénurie, l'isolement, l'arriération, le manque de maturité des directions nationales des jeunes sections de l'Internationale. Il n'était pas question alors de « coexistence pacifique » ou de « compétition économique entre systèmes sociaux différents », mais d'un simple répit avant la reprise du combat, avec une ampleur décuplée par l'expérience acquise dans les partis communistes et la croissance de leur implantation ouvrière.

3) Mais par un détour de l'histoire qui se prolonge encore jusqu'à nous, ce qui devait marquer un répit momentané fut le prélude à une réaction de longue durée.

A la situation terrible issue du caractère retardé de l'ancienne Russie tsariste et des ravages causés par la guerre, vinrent s'ajouter de nouvelles difficultés : de nombreux cadres communistes avaient été décimés dans la lutte (car ils étaient à chaque fois aux avant-postes) ; des militants, tout entiers investis dans le travail de reconstruction des ruines laissées par l'agression et la famine, furent absorbés dans les tâches administratives, confondant bientôt leur rôle permanent de communistes avec leur occupation momentanée de fonctionnaires de l'Etat ; de nouvelles couches d'arrivistes s'investirent dans l'appareil étatique qui semblait désormais assuré de la survie après le recul impérialiste ; le prolétariat après plusieurs années de sacrifices incessants se voyait confronté à la nécessité impérieuse d'assurer les bases de sa propre existence par tous les moyens, dont beaucoup jouèrent à l'encontre de la démocratie politique des Soviets. Les profiteurs de la NEP, les nouveaux fonctionnaires ralliés de la dernière heure, les dirigeants des entreprises, les spécialistes auxquels avaient dû faire appel le régime afin de mettre en place l'infrastructure d'une économie de transition vers le socialisme furent les agents, souvent conscients d'une véritable contre-révolution politique. Leurs intérêts sociaux trouvèrent rapidement des porte-paroles dans la bureaucratie en formation. Par sa voix s'engagea dans le Parti Bolchévik un combat politique où les destinées de la Révolution prolétarienne se jouaient.

Peu avant sa mort, Lénine en avait

déjà vu se profiler les principaux protagonistes, et avaient préparé conjointement avec Trotsky les éléments de l'accusation qu'il entendait articuler devant le Parti Bolchévik contre cette couche parasitaire, appuyée sur ce qu'il y avait de moins prolétarien, de parvenu, d'arriviste dans l'Etat.

La bataille se déroula sans sa présence et fut livrée par l'Opposition de Gauche que dirigeait Trotsky. Mais là où existait le Centralisme Démocratique — la multiplicité des tendances dans le débat et l'unité dans l'action — fut institué le monolithisme bureaucratique suivi de la répression policière. Les anciens dirigeants révolutionnaires du Parti, les meilleurs militants communistes furent traînés dans la boue d'une propagande servile à Staline, chassés du Parti qu'ils avaient forgé des dizaines d'années durant, déportés par milliers, contraints à des aveux fabriqués par la torture, traqués, massacrés dans les camps et les prisons, assassinés dans leur exil forcé.

Ce que l'impérialisme n'était parvenu à atteindre, Staline le réalisa avec ses fonctionnaires dociles et son Guépéou, en remplaçant la démocratie ouvrière au sein des Soviets de la dictature prolétarienne par la dictature policière au sein de toutes les organisations du prolétariat. Son régime s'établit sur les cadavres de 20 millions de communistes et travailleurs de toutes les républiques de l'Union Soviétique, par la terreur exercée sur toutes les capacités politiques du grand prolétariat russe, par le joug imposé aux nationalités asservies au chauvinisme grand-russien, par la répression